
EX
LIBRIS
AMERICAN FOUNDATION
FOR THE BLIND INC.

se renverse, creuse les reins. Les pieds d'un côté, la tête de l'autre pendent. Sous la voûte humaine, la barre sphynx attend. Elle n'est point vaincue. L'épaule la doit franchir encore, aussi la tête. Galbrun n'oublie pas cette chose terrible qui tant de fois mutila sa victoire. Il se cambre davantage, suit le fil de son élan, s'étire en lui. Un peu de ciel, prisonnier de son regard, bascule avec son corps.

— Je passe ?... Je passe ?...

Malgré sa certitude, il exhale ce verbe qui interroge le triomphe. La peur de sentir un choc hérisse sa chair... Il passe.

La joie grésille dans ses veines comme une volupté.

Seuls les cheveux touchèrent la barre.
La chute de Galbrun fut un écrasement.
Son cœur pesait trop.

Louis-Henry Destel.

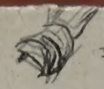
LE TOURNOI OLYMPIQUE

Les épreuves athlétiques de la grande Semaine olympique ont commencé le 6 juillet. Le jour où paraîtra ce numéro, elles toucheront à leur fin. Avant de passer rapidement en revue les exercices du stade, mentionnons les résultats définitifs obtenus dans les sports de combat qui les ont précédés.

Dans le tir à la cible, les Etats-Unis remportent la palme avec 10 points. La France est seconde avec 5 points, battant d'assez loin les tireurs du pays de Guillaume Tell qui, venant après le Danemark et la Finlande, se classent, avec 2 points, immédiatement devant Haïti.

Notre supériorité dans l'escrime date de loin ; l'adresse et l'agilité, caractères essentiels de la race, sont servies par un sang-froid qui sait tenir en échec la fougue de concurrents eux-mêmes très redoutables. Après la poule de fleuret par équipe, que nous signalions dans notre précédent numéro, nos champions ont encore remporté la victoire dans la poule individuelle, Ducret et Cattiau prenant les deux premières places. La troisième revient au Belge Van Damme.

Dans la poule des dames, Mlle Osiier, Danoise, a battu miss Davis (Grande-Bretagne) et sa compatriote, Mlle Heuscher. Les Françaises délaissent un peu ce sport, très pratiqué dans les pays du Nord, et qui, de l'aveu des médecins, est un des meilleurs à recommander au beau sexe. Ne nous méprenons pas, en effet, sur le but des sports. Il n'est pas question, du moins pour l'instant, de demander au tennis ou à l'escrime de nous préparer des Parisiennes comme les eussent souhaitées Phidias ou Praxitèle ; il s'agit beaucoup plus d'hygiène que d'esthétique. On reproche parfois aux femmes affectant des allures très sportives de perdre en grâce ce qu'elles gagnent en contentement d'elles-mêmes. C'est peut-être une illusion. La grâce, trop souvent confondue avec l'amabilité, est un don naturel ne pouvant guère s'acquérir, même par une



Le Finlandais Myyra, après le jet du javelot, à 62 m. 96

Croquis de L. de Fleurac.

La course de 100 mètres, la plus courte des épreuves olympiques, est considérée comme « la plus glorieuse ». C'est un effort maximum de muscles et un problème de respiration. Près de 80 concurrents étaient engagés et la première éliminatoire comprenait 17 séries réunissant 5 ou 6 coureurs dont les temps varièrent entre 10 secondes 4/5 et 11 2/5. Les deux premiers de chaque série étaient qualifiés pour le second tour réduit à 6 séries. Dans l'une, l'Anglais Abrahams arrivait en 10 secondes 3/5 ; les premiers des 5 autres groupes, tous Américains, faisaient 10 secondes 4/5. Nos compatriotes Mourlon et Degrelle furent successivement éliminés. Abrahams triompha finalement, maintenant facilement son temps de 10 secondes 3/5 qui est égal au record olympique. Le record du monde est 10 secondes 2/5.

La course de 10.000 mètres (20 tours de piste), la plus longue après la course de Marathon, exige surtout l'endurance du cœur et des poumons. Quelques instants

sait second avec 30 minutes 30 secondes 4/5.

Le lancement du javelot, qui, avec le lancement du disque, se prête aux plus beaux mouvements athlétiques, a fait ressortir une fois de plus la valeur exceptionnelle du Finlandais Myyra qui a atteint 62 m. 96, le Suédois Lindstrom venant second avec 60 m. 92. Le champion « imbattable » est resté fort loin du record du monde qu'il détient depuis 1919, avec 66 m. 10. Aux Jeux olympiques d'Anvers, en 1920, il n'avait pas dépassé 65 m. 78.

Dans le saut en hauteur, Osborn, Américain, a franchi la barre à 1 m. 98, élevant de 3 centimètres le record olympique, mais restant au-dessous du record du monde, 2 m. 014. Brown, Américain, se classait second avec 1 m. 95 ; notre compatriote Lewden, troisième avec 1 m. 92.

C'est encore un athlète des Etats-Unis, Taylor, qui a triomphé dans la course de 400 mètres avec haies. Le champion a couvert la distance en 52 secondes 3/5, battant le record du monde, 54 secondes. Notre grand athlète Géo André fut quatrième.

Enfin, le pentathlon (saut en longueur, lancement du javelot, course de 200 mètres, lancement du disque, course de 1.500 mètres) a été gagné par Lethonen, Finlandais, battant Sonfait, Hongrois, et Le Gendre (Etats-Unis). Ce dernier a sauté 7 m. 76, battant le record du monde.

F. H.



La course de 10.000 mètres : le Finlandais Ritola passant, au 7e kilomètre, le Suédois Wide.


EX-
LIBRIS

L'ÉDUCATION PAROPTIQUE DES AVEUGLES SEMBLE POSSIBLE

Dans le numéro de *L'Illustration* du 10 mars 1923, je rendais compte à nos lecteurs d'expériences extrêmement troublantes, effectuées à leur intention par M. Jules Romains (Louis Farigoule). Il s'agissait de cette vision extra-rétinienne s'effectuant sans les yeux, par l'intermédiaire de l'épiderme, autrement dit de ce phénomène *paroptique* autour duquel les plus ardentes controverses se sont élevées.

Quelques mois plus tard, j'étais appelé dans le Midi de la France, à Nay, par un expérimentateur traitant du même sujet, M. Raymond Simonin. Celui-ci travaillait depuis 1916 et tout à fait en dehors de M. Jules Romains. A l'heure présente, les deux inventeurs du phénomène paroptique ne se sont même pas rencontrés. Je fis, dans *L'Illustration* du 1er septembre 1923, le compte rendu de ces nouvelles expériences.

Aujourd'hui, la question a fait deux pas en avant.

Premier pas : dans le monde savant officiel, des hommes de la plus haute valeur ont désormais leur attention fortement accrochée à la chose. Plusieurs déclarent n'avoir plus d'objections contre l'existence du fait. L'un d'eux, venu en contradicteur sceptique, est demeuré plus d'une heure en tête à tête avec les sujets de M. Simonin. Il a formulé son opinion de la manière la plus catégorique : « Voici un bon moment que je suis convaincu de la réalité du fait, a-t-il dit au sortir du laboratoire. Mais plus j'essaie de faire entrer le phénomène dans les cadres de la physiologie nerveuse et moins j'y parviens. J'en conclus que ces cadres doivent fatalement *craquer*. »

D'autre part, devant l'importance scientifique d'une telle découverte, on conçoit la réserve professionnelle des savants et nous respecterons le désir qu'ils ont exprimé de ne pas voir leurs noms mis en avant. Le bataillon scientifique ne marche pas en ordre dispersé. Et une communication aux Académies, qui sera peut-être pour les physiologues d'une importance égale à celle qui révéla le radium aux physiciens, ne saurait se préparer comme un article de journal. D'ailleurs, en l'espèce, le journaliste se trouve avoir côtoyé le phénomène beaucoup plus longtemps et de plus près que les savants. C'est pourquoi je prends l'initiative de cette publication, sur un tout autre terrain : celui de *l'éducation paroptique des aveugles*.

Et c'est le second pas en avant.

L'éducation paroptique des aveugles, que j'envisageais dans mes précédents articles comme chose tout hypothétique, cette éducation, sans pouvoir encore préciser ni le degré qu'elle atteindra ni la stabilité qu'elle pourra acquérir, je suis désormais convaincu qu'elle est possible. Dès à présent, nous tenons les plus encourageants résultats.

Ce sont ces résultats que j'ai hâte de noter ici, sans optimisme ni pessimisme.

LES FAITS

Grâce à certain concours généreux dont il m'est interdit de faire état, M. Simonin a pu, dernièrement, venir passer quinze jours à Paris. La plus grande partie de ce séjour fut consacrée à des séances auprès des personnalités intéressées. Entre temps, il put s'occuper des aveugles, plus précisément d'aveugles de guerre.

Beaucoup se présentèrent. M. Simonin, obligé de se restreindre, choisit les quatre premiers inscrits. Parmi eux, se trouvait Mlle Marin, une sportive qui conduisit des voitures d'ambulance et fut blessée près des lignes. Elle n'est pas énucléée, mais son diagnostic se résume ainsi : « Nerfs optiques atrophiés, paupières paralysées. » Elle est dans le noir absolu. « Pas la moindre lueur, pas même de phosphènes », nous assure-t-elle.

La première séance consista en une longue causerie. Les vingt dernières minutes seulement furent consacrées à l'exercice de ce que nous appellerons l' « attention paroptique ». Cette attention, d'ordre quasi physiologique, s'applique à saisir la sensation brute dans ce qu'elle a d'immédiatement donné, à l'inverse de l'attention ordinaire qui, tout intellectuelle, ne manie aisément que des idées.

Au bout de quelques minutes de travail, Mlle Marin déclare avoir l'impression « d'une grande clarté ». Elle en situe la sensation « entre le frontal et l'occipital, avec un léger débordement sur les temporaux ». Mlle Marin a étudié l'anatomie ; ne vous étonnez pas de ces précisions.

M. Raymond Simonin place l'aveugle au milieu de la salle. Il la désoriente en la faisant pivoter sur elle-même et lui demande de se diriger vers la lumière. Aussitôt, à pas lents, indécis, l'aveugle s'oriente vers la fenêtre et vient finalement heurter la vitre de la main.

M. Simonin essaie alors de susciter chez Mlle Marin la perception des couleurs.

On a préparé des chiffons uniformément taillés dans une même pièce de tissu (crêpe de Chine) et colorés diversement, au laboratoire, avec des couleurs d'aniline pures, donc sans « support » spécial qui pourrait être identifié au toucher.

Après un long temps d'efforts, Mlle Marin énonce huit couleurs, sans aucune erreur. Pour l'une de ces couleurs, elle déclare ne pas voir avec assez de certitude et demande à ne pas se prononcer.

Et, maintenant, on présente à l'aveugle, à distance, un encrier de cuivre poli. Mlle Marin énonce bientôt : « Oh! c'est poli... ça brille... On dirait de l'or... »

La spontanéité de cette réponse n'est-elle pas éclatante ? L'expression d'un sentiment, le plaisir de voir, prime, dans cette phrase, le souci de satisfaire à une interrogation précise.

La seconde séance a lieu le lendemain. Elle dure trois quarts d'heure à peine.

Les mêmes phénomènes se répètent. Je prie Mlle Marin d'empiler les chiffons dans un certain ordre qu'elle énoncera à haute voix. Tous les assistants, pendant ce temps, se tournent vers le mur ou bien quittent la salle, afin d'éliminer l'objection d'intercommunication mentale. Le classement de l'aveugle est rigoureusement exact. Les nuances sont spécifiées très exactement : *rouge clair, tango, rouge vif.*

Je propose un essai de lecture. Nous choisissons une feuille de calendrier, *grand format*. C'est le 25 avril.

Au bout d'un instant : « Je vois noir sur blanc... En haut, on dirait une bande de lettres... Je ne vois pas bien... Au milieu, on dirait un L. Non! c'est plutôt un 4... A côté, on dirait un S... »

Pour qui connaît le processus fragmentaire de la vision paroptique, rien d'étonnant qu'un 2 amputé de sa boule supérieure apparaisse comme un L ou comme un 4, ni qu'un 5 imprimé devienne un S.

Nous essayons de chiffres plus simples. Nous choisissons la feuille du 1er MAI, JEUDI. Le même processus recommence. La bande de lettres supérieure formant le mot MAI n'est pas lue, mais l'élève nous dit : « Ça finit par un I. » Quant au centre de la feuille, elle énonce tout à coup : « C'est un I... » Et puis, se reprenant : « Non, c'est un 1... » Quant à la bande inférieure, JEUDI, Mlle Marin déclare ne pas voir distinctement les lettres « qui sautent les unes sur les autres ». Elle ajoute pourtant : « Ça commence par un J. Ça finit par un I. Je devine, maintenant ; c'est jeudi. Mais je ne puis lire l'ensemble du mot. »

L'élève est, à cet instant, moins troublée que l'éducateur. Je regarde M. Raymond Simonin. Deux larmes roulent sur ses joues. L'an dernier, cet homme était à peu près qualifié d'imposteur par une docte assemblée de médecins provinciaux.

Après ce brillant début, Mlle Marin dut s'absenter trois jours complets. Si bien qu'avant son départ, M. Simonin n'a pu lui consacrer que deux autres séances d'une demi-heure chacune.

A la dernière de ces séances, Mlle Marin nous fit le troublant récit que voici : « Hier, j'étais au Bois en compagnie de Mme X... J'eus l'idée d'essayer d'apercevoir le tapis *vert* des pelouses. Tout d'un coup, j'éprouvai la sensation lumineuse. Mais c'était du rouge qui apparaissait. Ma compagne m'en expliqua la raison : elle portait un manteau rouge et s'interposait entre la pelouse et moi. »

Deux sujets masculins [illegible], MM. Cardot et Mauger, ont abouti presque au même degré de perfection que Mlle Marin dans la reconnaissance des couleurs.

Je m'abstiens de commenter les *faits* que je viens de relater. Ils ne sont pas uniques. Notre journal d'expériences en comporte la répétition quasi indéfinie. Je tiens seulement à préciser qu'ils sont le résultat de quatre ou cinq séances d'une demi-heure chacune.

M. Raymond Simonin, rappelé à Nay par ses affaires, n'a pu, en effet, prolonger davantage son séjour.

LES OBSTACLES SCIENTIFIQUES : LA « MÉTHODE EXPÉRIMENTALE »

Une question m'a été posée cent fois : « Pourquoi, demande-t-on, un fait aussi net que le phénomène paroptique est-il si difficile à faire admettre de la science officielle ? »

Si le sujet aveugle avait pu intervenir plus tôt, les adversaires les plus irréductibles se seraient probablement inclinés. Encore, sauf dans le cas d'énucléation totale, — qui est celui de M. Mauger, mais qui n'est ni celui de M. Cardot, ni celui de Mlle Marin, — la cécité est-elle toujours âprement discutée. Or, jusqu'à présent, si incroyable que cela paraisse, aucun aveugle n'avait pu être touché ni par M. Jules Romains, ni par M. Raymond Simonin. Force était donc de présenter, pour le contrôle du fait expérimental, des sujets clairvoyants, aux yeux bandés.

Et, dans ce cas, l'expérience paroptique, très facile à mettre en train devant un spectateur convaincu et, à cause de cela, n'apportant l'entrave d'aucun dispositif compliqué, devient, au contraire, très difficile à « préparer » en vue d'une critique méthodique.

J'emploie le terme « préparer » à bon escient.

Tout praticien connaît la difficulté de « préparer », par exemple, une bonne coupe de tissus destinée au microscope et la difficulté de maintenir cette coupe en bon état tout le temps qu'elle doit servir.

La préparation que l'on offre aux spécialistes, dans la vision paroptique, est autrement délicate, autrement difficile à maintenir dans l'état d'extrême précision que les savants exigent. Ecoutez plutôt :

Pour amener un sujet clairvoyant à l'état paroptique, nous lui disons, en somme : « Oubliez vos yeux et portez votre attention visuelle tout entière sur l'épiderme de votre visage. »

Mais alors intervient la question du bandeau. Les yeux sont-ils rigoureusement obturés? Chaque contrôleur exige que l'on adopte son dispositif à lui, et chacun tient celui du voisin pour incertain. Comment sortir de là ? En imposant au sujet une nouvelle transposition de son attention.

« Vous aviez oublié vos yeux au bénéfice du visage tout entier, lui disons-nous. Maintenant, tâchez *d'oublier de même* votre visage (que, d'ailleurs, pour vous aider, nous allons voiler d'une toile cirée) et portez votre attention sur la nuque. » Et bientôt, non sans un long effort, le sujet, s'il est très docile, parvient à distinguer les couleurs et à lire des signes alphabétiques présentés à sa nuque...

« — Pardon ! intervient alors un contrôleur particulièrement sévère, mais irréfutable. Je récuse le dispositif. Le regard du sujet peut glisser sur son avant-bras, sur son épaule et y saisir furtivement le reflet de la couleur exposée derrière lui. »

« — Entendu », répondons-nous. Et nous en appelons une fois de plus au sujet. Nous réclamons de lui un effort supplémentaire et l'invitons à centraliser son attention sur la paume de ses mains. Et ses mains, nous les croisons sur ses reins.

Dans cette nouvelle attitude, à condition de ne faire aucun bruit, à condition aussi qu'à l'heure choisie pour l'expérience le sujet se trouve capable de l'effort demandé, les couleurs sont reconnues, au bout d'un temps toujours assez long, et des figures schématiques sont, de nouveau, identifiées.

Est-ce fini ? Oui. Grâce à ce tour de force, nous sommes parvenus à convaincre *quelques-uns* de nos contrôleurs scientifiques, ceux qui eurent la chance — eh! oui, la chance — de le voir réussir. Moi-même, il y a deux mois, je le croyais irréalisable.

Naturellement, à un tel degré de tension, l'expérience ne saurait s'effectuer avec une régularité mécanique, ni surtout devant une assemblée nombreuse. Deux ou trois personnes seulement peuvent entourer le sujet sans l'inhiber. Il faut donc aborder les contrôleurs quasi individuellement, c'est-à-dire courir de laboratoire en laboratoire, au gré des invitations.

C'est exténuant pour les sujets.

Et quand leur surmenage est par trop évident, voici surgir une autre critique : « Vous voyez bien. Vos sujets sont endormis. Ils sont en état d'hypnose. »

Si je m'arrête à ce mot d'hypnose, *bien qu'il n'ait aucun pouvoir sur le fait théorique*, c'est qu'il fut, ce mot, le principal obstacle à notre tentative — aujourd'hui si pleine d'espoir — d'éducation des aveugles.

Une fois de plus, je rappelle que le mot « hypnose » n'a plus guère de sens pour bon nombre de spécialistes. On ne sait où commence l' « hypnose », ni où elle finit. En tout cas, ceux qui considèrent encore l'état hypnotique dans l'esprit de Charcot définissent cet état par *l'inconscience* du sujet et son *automatisme* absolus. Or, dans l'expérience paroptique, même celle qui pousse aux dernières limites l'attention du sujet, celui-ci demeure conscient de lui-même. Et, après l'expérience, il se souvient de ses moindres détails. Il la raconte. Mieux, il nous renseigne sur ses incidents « intérieurs ».

Exemple : le sujet est en expérience. Il cherche à voir par la nuque. Mais les contrôleurs sont trop rapprochés de lui. L'effet attendu ne se produit pas. « Je voyais ces messieurs à côté de moi, nous avoue le sujet après coup en nous fournissant tous les détails. J'étais distrait. » La vision paroptique du visage avait joué au détriment de celle qu'on cherchait à provoquer.

Comment un tel détail d'observation pourrait-il nous parvenir si le sujet, pleinement conscient, ne nous le rapportait ?

Par contre, en vision faciale, la plus commode de toutes, le sujet peut, sans cesser de voir, tenir une conversation et jouer, — non seulement au sens mécanique (jouer à la balle, monter à bicyclette), mais encore au psychologique : il fait des niches et se livre aux initiatives les plus imprévues.

Or, si — comme j'en ai maintenant la ferme conviction — la vision paroptique peut être bientôt utilisée par les aveugles, n'est-ce pas avec tous ses moyens qu'elle fonctionnera, le visage entièrement nu ? Que dis-je! Dès maintenant, certaines remarques renouvelées au sujet de « la meilleure lumière » permettent d'imaginer des appareils de projection destinés à faciliter la vision paroptique, à remplir en un mot, vis-à-vis de l'épiderme, le même rôle préparateur que l'œil remplit vis-à-vis de la rétine.

Et pour en finir avec cette objection, plus « verbale » que profonde, de l'hypnose, je veux noter la clarté de la conscience des sujets durant toute l'expérience.

Penché sur le fauteuil dans lequel, le dos à la lumière, l'un de ces quatre mutilés de la guerre cherchait à voir, de toute son énergie, la couleur d'un chiffon, ce fut invariablement le même processus :

« Des points blancs... là, sur le front... sur la tempe... Ces points se colorent... Attendez... cela disparaît... Cela revient... C'est plus net. C'est du rouge... rouge feu. »

Ou encore : « J'ai la face toute blanche... On dirait un écran, une vitre dépolie *placée à quelques centimètres*... Cet écran scintille de points lumineux... Il s'éclaire en jaune... Mais non, ce jaune, c'est un phosphène... Ce n'est pas l'objet... Attendez... je lutte contre du jaune et du rose... C'est vert clair!... » Et un soupir de satisfaction s'échappe de la forte poitrine qui retenait son souffle comme fait celle d'un enfant en train de dessiner son premier bonhomme.

Rien, absolument rien, n'interdit de penser que, méthodiquement cultivé, cet effort n'atteindra pas à la liberté de jeu, à l'automatisme conquis par un pianiste devenu capable de déchiffrer sans penser à ses mains. L'enfant qui dessine son premier bonhomme et celui qui fait sa première gamme peuvent-ils savoir, autrement que par l'expérience future, tout ce que la main contient de puissance d'expression ?

JEAN LABADIÉ.



Le champion olympique du saut en hauteur, l'Américain Osborn, franchissant horizontalement la barre, à 1 m. 98.
Les jambes ont déjà passé la barre, les épaules et la tête, par un mouvement de bascule, vont passer à leur tour.

D'autres athlètes épongent une sueur absente, se mordent les lèvres et — plus fantasques — se lèchent les doigts. Ces signes trahissent les sursauts des sensibilités.

Les mains quittent les genoux, les pieds le sol. Galbrun s'avance. Ses foulées sont longues et félines. Les bras, souplement, accompagnent ce galop que rythme une musique intérieure. On dirait que les mouvements tirent le mors de sa détente, l'empêchent de se cabrer, — trop tôt.

Galbrun au sol puise des forces. Ce sont les siennes qui s'appuient. Alors il les sent. Mais il croit qu'elles montent de la terre. Les absorber au maximum, les balancer dans les mêmes bonds légers sans rompre le mécanisme de la course lente, puis, à trois mètres de la barre, les contracter, là, dans le ventre et, la foulée réduite, dure, rageuse, les lâcher.

La course oblique s'infléchit au point de présenter à la barre le flanc de l'homme. Et Galbrun, qui glissait, maintenant frappe le sol. Brusque, c'est l'appel du pied gauche, l'envol des bras, poings clos, la face enlaidie. L'eau qui s'efforce produit l'écume, l'homme la grimace. Celle-ci empoigne le bâton du chef d'orchestre. Elle guide le concert violent des muscles, revigore les défaillants, enlève les indécis. Supprimez-la, jamais record ne sera battu.

La jambe droite domine l'obstacle, la gauche monte. Galbrun sait d'un coup. Il tient le saut. Il se voit, un cinquième de seconde, assis, là-haut, sur la barre, les reins convexes, tel un arc. S'il s'abandonnait, poids mort, il écraserait le bois en retombant. Alors c'est la deuxième détente qu'anime un cri joyeux. Galbrun

éducation intensive ; les demoiselles du corps de ballet nous en offrent fréquemment la preuve. Mais, pratiqués avec prudence, en évitant l'entraînement pour des épreuves à jour fixe, certains sports aident au développement physique de la femme, et, entre tous, l'escrime est peut-être le meilleur.



avant l'épreuve, le Finlandais Nurmi, champion olympique des jeux d'Anvers, se retira, renonçant à lutter, dit-on, contre son compatriote Ritola. Ce dernier couvrit la distance en 30 minutes 23 secondes 1/5, battant le record du monde qu'il détenait déjà avec



Mme Osiier (Danoise), première du championnat féminin de fleuret.

30 minutes 35 secondes 2/5. Le Suédois Wide se clas-



Le champion olympique du saut en hauteur, l'Américain Osborn, franchissant horizontalement la barre, à 1 m. 98.
Les jambes ont déjà passé la barre, les épaules et la tête, par un mouvement de bascule, vont passer à leur tour.

D'autres athlètes épongent une sueur absente, se mordent les lèvres et — plus fantasques — se lèchent les doigts. Ces signes trahissent les sursauts des sensibilités.

Les mains quittent les genoux, les pieds le sol. Galbrun s'avance. Ses foulées sont longues et félines. Les bras, souplement, accompagnent ce galop que rythme une musique intérieure. On dirait que les mouvements tirent le mors de sa détente, l'empêchent de se cabrer, — trop tôt.

Galbrun au sol puise des forces. Ce sont les siennes qui s'appuient. Alors il les sent. Mais il croit qu'elles montent de la terre. Les absorber au maximum, les balancer dans les mêmes bonds légers sans rompre le mécanisme de la course lente, puis, à trois mètres de la barre, les contracter, là, dans le ventre et, la foulée réduite, dure, rageuse, les lâcher.

La course oblique s'infléchit au point de présenter à la barre le flanc de l'homme. Et Galbrun, qui glissait, maintenant frappe le sol. Brusque, c'est l'appel du pied gauche, l'envol des bras, poings clos, la face enlaidie. L'eau qui s'efforce produit l'écume, l'homme la grimace. Celle-ci empoigne le bâton du chef d'orchestre. Elle guide le concert violent des muscles, revigore les défaillants, enlève les indécis. Supprimez-la, jamais record ne sera battu.

La jambe droite domine l'obstacle, la gauche monte. Galbrun sait d'un coup. Il tient le saut. Il se voit, un cinquième de seconde, assis, là-haut, sur la barre, les reins convexes, tel un arc. S'il s'abandonnait, poids mort, il écraserait le bois en retombant. Alors c'est la deuxième détente qu'anime un cri joyeux. Galbrun se renverse, creuse les reins. Les pieds d'un côté, la tête de l'autre pendent. Sous la voûte humaine, la barre sphynx attend. Elle n'est point vaincue. L'épaule la doit franchir encore, aussi la tête. Galbrun n'oublie pas cette chose terrible qui tant de fois mutila sa victoire. Il se cambre davantage, suit le fil de son élan, s'étire en lui. Un peu de ciel, prisonnier de son regard, bascule avec son corps.

— Je passe ?... Je passe ?...

Malgré sa certitude, il exhale ce verbe qui interroge le triomphe. La peur de sentir un choc hérisse sa chair... Il passe.

La joie grésille dans ses veines comme une volupté.

Seuls les cheveux touchèrent la barre.
La chute de Galbrun fut un écrasement.
Son cœur pesait trop.

LOUIS-HENRY DESTEL.

LE TOURNOI OLYMPIQUE

Les épreuves athlétiques de la grande Semaine olympique ont commencé le 6 juillet. Le jour où paraîtra ce numéro, elles toucheront à leur fin. Avant de passer rapidement en revue les exercices du stade, mentionnons les résultats définitifs obtenus dans les sports de combat qui les ont précédés.

Dans le tir à la cible, les Etats-Unis remportent la palme avec 10 points. La France est seconde avec 5 points, battant d'assez loin les tireurs du pays de Guillaume Tell qui, venant après le Danemark et la Finlande, se classent, avec 2 points, immédiatement devant Haïti.

Notre supériorité dans l'escrime date de loin ; l'adresse et l'agilité, caractères essentiels de la race, sont servies par un sang-froid qui sait tenir en échec la fougue de concurrents eux-mêmes très redoutables. Après la poule de fleuret par équipe, que nous signalions dans notre précédent numéro, nos champions ont encore remporté la victoire dans la poule individuelle, Ducret et Cattiau prenant les deux premières places. La troisième revient au Belge Van Damme.

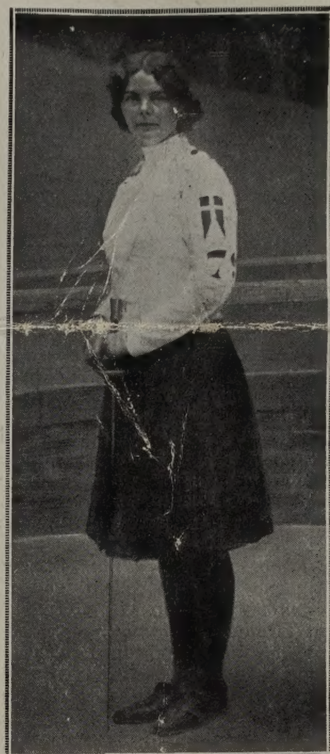
Dans la poule des dames, Mlle Osiier, Danoise, a battu miss Davis (Grande-Bretagne) et sa compatriote, Mlle Heuscher. Les Françaises délaissent un peu ce sport, très pratiqué dans les pays du Nord, et qui, de l'aveu des médecins, est un des meilleurs à recommander au beau sexe. Ne nous méprenons pas, en effet, sur le but des sports. Il n'est pas question, du moins pour l'instant, de demander au tennis ou à l'escrime de nous préparer des Parisiennes comme les eussent souhaitées Phidias ou Praxitèle ; il s'agit beaucoup plus d'hygiène que d'esthétique. On reproche parfois aux femmes affectant des allures très sportives de perdre en grâce ce qu'elles gagnent en contentement d'elles-mêmes. C'est peut-être une illusion. La grâce, trop souvent confondue avec l'amabilité, est un don naturel ne pouvant guère s'acquérir, même par une éducation intensive ; les demoiselles du corps de ballet nous en offrent fréquemment la preuve. Mais, pratiqués avec prudence, en évitant l'entraînement pour des épreuves à jour fixe, certains sports aident au développement physique de la femme, et, entre tous, l'escrime est peut-être le meilleur.



Le Finlandais Myyra, après le jet du javelot, à 62 m. 96
Croquis de L. de Fleurac.

La course de 100 mètres, la plus courte des épreuves olympiques, est considérée comme « la plus glorieuse ». C'est un effort maximum de muscles et un problème de respiration. Près de 80 concurrents étaient engagés et la première éliminatoire comprenait 17 séries réunissant 5 ou 6 coureurs dont les temps varièrent entre 10 secondes 4/5 et 11 2/5. Les deux premiers de chaque série étaient qualifiés pour le second tour réduit à 6 séries. Dans l'une, l'Anglais Abrahams arrivait en 10 secondes 3/5 ; les premiers des 5 autres groupes, tous Américains, faisaient 10 secondes 4/5. Nos compatriotes Mourlon et Degrelle furent successivement éliminés. Abrahams triompha finalement, maintenant facilement son temps de 10 secondes 3/5 qui est égal au record olympique. Le record du monde est 10 secondes 2/5.

La course de 10.000 mètres (20 tours de piste), la plus longue après la course de Marathon, exige surtout l'endurance du cœur et des poumons. Quelques instants avant l'épreuve, le Finlandais Nurmi, champion olympique des jeux d'Anvers, se retira, renonçant à lutter, dit-on, contre son compatriote Ritola. Ce dernier couvrit la distance en 30 minutes 23 secondes 1/5, battant le record du monde qu'il détenait déjà avec



Mme Osiier (Danoise), première du championnat féminin de fleuret.

30 minutes 35 secondes 2/5. Le Suédois Wide se classait second avec 30 minutes [illegible] secondes [illegible].

Le lancement du javelot, qui, avec le lancement du disque, se prête aux plus beaux mouvements athlétiques, a fait ressortir une fois de plus la valeur exceptionnelle du Finlandais Myyra qui a atteint 62 m. 96, le Suédois Lindstrom venant second avec 60 m. 92. Le champion « imbattable » est resté fort loin du record du monde qu'il détient depuis 1919, avec 66 m. 10. Aux Jeux olympiques d'Anvers, en 1920, il n'avait pas dépassé 65 m. 78.

Dans le saut en hauteur, Osborn, Américain, a franchi la barre à 1 m. 98, élevant de 3 centimètres le record olympique, mais restant au-dessous du record du monde, 2 m. 014. Brown, Américain, se classait second avec 1 m. 95 ; notre compatriote Lewden, troisième avec 1 m. 92.

C'est encore un athlète des Etats-Unis, Taylor, qui a triomphé dans la course de 400 mètres avec haies. Le champion a couvert la distance en 52 secondes 3/5, battant le record du monde, 54 secondes. Notre grand athlète Géo André fut quatrième.

Enfin, le pentathlon (saut en longueur, lancement du javelot, course de 200 mètres, lancement du disque, course de 1.500 mètres) a été gagné par Lethonen, Finlandais, battant Sonfait, Hongrois, et Le Gendre (Etats-Unis). Ce dernier a sauté 7 m. 76, battant le record du monde.

F. H.



La course de 10.000 mètres : le Finlandais Ritola passant, au 7e kilomètre, le Suédois Wide.